

ŒUVRES GÉNÉRALES ET AUTRES FRANCOPHONIES

SILVIA RIVA

“Afrique-Caraïbe”, *Genesis*, n. 33, 2011

La livraison 33 de la revue d'études génétiques *Genesis*, publiée par les Presses de l'Université Paris-Sorbonne avec le concours de l'ITEM et du CNRS, concerne deux aires capitales de la production textuelle des francophonies du Sud: l'Afrique et la Caraïbe.

Comme c'est la norme pour tous les numéros de *Genesis*, le dossier thématique s'articule autour de quatre volets (“Enjeux”, “Études”, “Entretien”, “Inédits”) introduits par un éditorial qui a pour titre, dans ce cas spécifique, “Fondations”. Daniel DELAS et Claire RIFFARD y présentent les présupposés et le programme de ce numéro, tout en rappelant le péril couru par le patrimoine francophone écrit. Il s'agit d'un patrimoine soumis à un risque de disparition “tellurique” (p. 7) qui est “le lot des pays tropicaux” (p. 7) non seulement du point de vue métaphorique: l'image de FRANKÉTIENNE en larmes devant sa maison haïtienne à moitié détruite le 12 janvier 2010, évoquée en tête de la livraison, est choisie comme emblème de cette fragilité à réparer et à repérer.

Le premier volet introduit les “Enjeux” (pp. 15-42), c'est-à-dire les grandes questions théoriques et pratiques concernant le corpus en examen. Puisque l'une des deux études qui composent cette section aborde le sujet – plus crucial dans le domaine des littératures francophones que dans d'autres – des interférences entre auteur et éditeur tout en prenant comme exemple le cas des différentes versions d'un des romans de l'écrivain congolais Sony LABOU TANSI (c'est Jean-Pierre ORBAN qui nous en rend compte), nous renvoyons à la rubrique “Francophonie de l'Afrique subsaharienne” du présent numéro de *Ponti/Ponts* pour ce qui est de son examen. Dans cette section consacrée aux “Œuvres générales et autres francophonies”, il vaut surtout la peine de se pencher sur les considérations introductives de Dominique COMBE autour de la convergence entre la théorie postcoloniale de matrice anglo-saxonne et les études génétiques (“Le texte postcolonial n'existe

pas'. Théorie postcoloniale, études francophones et critique génétique", pp. 15-25).

Tout en rappelant les enjeux patrimoniaux, critiques, institutionnels sinon politiques des études génétiques quand il s'agit de contribuer à dessiner les contours des "communautés imaginées", voire nationales – la formule revient à Benedict ANDERSON, cité à la p. 15 –, Dominique COMBE passe à décrire les activités très nombreuses mises en œuvre, ces derniers temps, par les équipes de recherche et les institutions autour de la production littéraire francophone (notamment l'AUF, Agence Universitaire de la Francophonie, ou bien la création de la collection "Planète Libre" par l'ITEM) afin de préserver les manuscrits et les documents qui se trouvent dans une "situation infiniment précaire de [...] conservation matérielle" (p. 16).

Dominique COMBE dresse ensuite un état des lieux du rapport aux textes dans le domaine des *Cultural Studies*. À l'exception de l'approche philologique d'Edward W. SAÏD, l'un des fondateurs des études postcoloniales, COMBE souligne l'absence dans le monde anglophone d'épigones qui aient appelé au "décentrement" (SAÏD) de la pensée occidentale par le biais d'une approche *textuelle* proprement génétique. Il s'agit là – observe Dominique COMBE – d'une absence "qui fait sens et [qui] mérite donc d'être interrogée" (p. 16): "pourquoi – se demande donc le critique français – [...] la théorie postcoloniale anglophone et les études francophones divergent-elles à ce point sur la génétique textuelle? Quels sont les enjeux de cette différence d'approche?" (p. 16).

Pour répondre à ces interrogations, COMBE analyse d'abord l'accueil des théories postcoloniales dans le domaine hexagonal. Il constate que cet accueil varie selon les champs disciplinaires: si ces études semblent faire "partie intégrante du paysage scientifique des sciences sociales" (p. 17), elles suscitent encore des controverses et des méfiances pour ce qui est des études littéraires. Cela est démontré, entre autres, par le retard des traductions en France des ouvrages des pères des *Cultural Studies* et des *Post-colonial Studies* (on pense aux textes de Gayatri SPIVAK, d'Homi BHABHA et à certains ouvrages aux accents plus 'politiques' de SAÏD), ainsi que des théoriciens de la littérature, tels que Harold BLOOM, Jonathan CULLER, Terry EAGLETON, parmi d'autres.

Dominique COMBE stigmatise courageusement le retard et la marginalisation des littératures dites 'francophones' à l'intérieur de l'Hexagone (par exemple, dans l'enseignement universitaire et scolaire) et une certaine méconnaissance du vaste domaine des *Cultural Studies* et des études postcoloniales (qui se situent au carrefour de différents champs théoriques qui touchent à la 'race', au 'genre', à la 'subalternité'...). Ce qui vaut à la critique hexagonale l'accusation de "provincialisme" et d'"universalisme" (p. 18) – alors qu'on parle ailleurs, et depuis longtemps, d'une *world literature* (que COMBE invite, à juste titre, à ne pas confondre avec la "littérature monde" du manifeste de 2007, qui est toute autre chose).

Pourtant, ce retard (dû en partie à un "refoulement du passé

colonial de la République”, p. 19) qui reproche à l’attitude postcoloniale anglophone son prétendu communautarisme, peut se révéler comme une chance, selon Dominique COMBE. Car la théorie postcoloniale anglophone, elle aussi, fait “tache aveugle” (p. 19). Plus précisément, cette tache aveugle doit être recherchée “du côté du *texte*” (p. 19¹), notamment de son “déli” (p. 20) tant d’historicité que de contextualisation. Autrement dit, selon Dominique COMBE, face à la “référence omniprésente” (p. 20) au mot ‘texte’, dans les études postcoloniales le “matériau verbal” (p. 20), la “dimension verbale et *a fortiori* génétique” des œuvres (p. 20) est négligée au nom de leur lecture politique ou socio-historique: les “notions critiques relatives au texte [telles que] les formes historiques des genres [...], hormis le roman [...] ne font que rarement l’objet d’une réflexion spécifique” (p. 21), remarque COMBE. Ce qui est tout à fait vrai, même si l’on pourrait se demander si cette absence est le résultat justement d’une ‘tache aveugle’, comme le soutient le critique français, ou bien si cela est le résultat d’une vision autre, qui opte pour le choix de se soustraire à des taxonomies (notamment, entre autres, celle des ‘formes historiques des genres’ que COMBE porte comme exemple) tout à fait construites et nullement naturelles. En plus, dans l’optique culturaliste, la référence aux textes doit être lue le plus souvent comme une référence au *discours* qu’ils engendrent (et dont ils sont engendrés), à savoir comme un terme synonymique (p. 21). Ce qui est vrai est que, comme l’observe Michel ESPAGNE cité par COMBE, “la déconstruction à la Paul de Man, qui s’appuie volontiers sur les variantes textuelles, aurait pu elle-même conduire sinon à la génétique, du moins à la philologie” (p. 22).

COMBE passe ensuite à citer quelques voix et approches dissonantes qui appellent à l’importance du textuel au cœur même de la théorie postcoloniale de matrice anglophone. Il évoque d’abord Elleke BOEHMER, qui a montré “une ‘textualisation’ de l’expansion coloniale par la toponymie” (p. 23); deuxièmement Edward SAÏD qui, dans *Culture et impérialisme*, souligne la relation de l’écriture – n’importe laquelle – avec le substrat de la “textualité impériale” (p. 23); dernièrement, on cite SPIVAK, BHABHA ou encore SAÏD, qui font apparaître l’intertextualité dans la genèse du discours social.

Les questions des processus d’écriture et surtout des langues d’écriture et des “sous-textes” (p. 25) (souvent en condition de multilinguisme) pourraient donc être traitées “en profondeur grâce aux matériaux de la genèse” (p. 25), comme l’a montré assez récemment le travail d’édition des œuvres de Jean-Joseph RABEA-RIVELLO, publiées respectivement en 2010 et 2012 (voir, à ce propos, pour ce qui est du premier tome, le compte rendu paru dans cette même section “Œuvres générales et autres francophonies” dans le numéro 11 de *Ponti/Ponts* (pp. 297-299), tandis que le tome II sera recensé dans le numéro 13).

Dominique COMBE termine donc son intervention programmatique si riche en suggestions par une affirmation qui sonne comme un défi: “Paradoxalement – conclut-il –, c’est la génétique qui consacre l’existence d’un texte postcolonial” (p. 25).

¹ C’est l’auteur qui souligne.

Ce qui est absolument vrai, mais à condition de creuser davantage l'implicite inscrit dans le mot 'consécration', ce qui probablement nous conduirait aux termes, bien postcoloniaux 'à l'anglophone', de dynamiques centre / périphérie, hégémonie / marginalité.

Les "Études" (pp. 43-92) entrent dans le vif de l'analyse génétique sur corpus. On y analyse, notamment, un poème liminaire au recueil *Sylves* (1927) du poète malgache Jean-Joseph RABEARIVÉLO, paru d'abord, avec deux autres poèmes d'inspiration amoureuse, dans la revue *Zodiaque*, qui vit le jour brièvement en 1925 (Serge MEITINGER, "L'amour La poétique. Genèse de 'Lignes' de Jean-Joseph Rabearivelo, poème liminaire de *Sylves* (1927)", pp. 43-51).

L'hypertitre 'Le Quatrième côté du triangle, parsemé dans les manuscrits de l'écrivain africain Sony LABOU TANSI (étudié par Nicolas MARTIN-GRANEL), est analysé dans la rubrique "Francophonie de l'Afrique subsaharienne" du présent numéro de *Ponti/Ponts*, à laquelle nous renvoyons. Il en va de même pour les comptes rendus des études génétiques sur les textes caribéens *Et les chiens se taisaient* d'Aimé CÉSAIRE (par Alex GIL) et *Dézafi / Les affres d'un défi* de FRANKÉTIENNE (par Jean JONASSAINT), qu'on trouvera dans la rubrique "Francophonie des Caraïbes" de cette même livraison de *Ponti/Ponts*.

La section "Entretien" interroge un écrivain sur son acte d'écrire (ici il s'agit d'Henri LOPES, interviewé par Lydie MOUDILENO, pp. 93-100).

Le dernier volet, consacré aux "Inédits" (pp. 101-134), offre l'analyse d'un avant-texte des *Soleils des indépendances* d'Amadou KOUROUMA (étudié par Patrick CORCORAN et Jean-François EKOUNGOUN), d'une postface autographe au *Portrait du colonisé, précédé d'un Portrait du colonisateur* d'Albert MEMMI (présentée par Guy DUGAS), finalement la transcription diplomatique du poème d'Aimé CÉSAIRE "Rumination de caldeiras" (dont seul le recto était connu) par les soins de Dominique RUDELLE et René HÉNANE. Nous renvoyons respectivement aux sections "Francophonie de l'Afrique subsaharienne", "Francophonie des Caraïbes" et "Francophonie du Maghreb" de ce numéro de *Ponti/Ponts* pour l'analyse spécifique de chaque aire littéraire.

Silvia RIVA

Andrea GHEORGHIU (dir.), "Écritures francophones contemporaines", *Dialogues francophones*, n. 17, 2011

Cette livraison de la revue *Dialogues francophones* "se propose d'entreprendre une analyse des nouveaux enjeux de la littérature d'expression française dans la première décennie du XXI^e siècle" (p. 7). Le volume se divise en deux sections thématiques consacrées aux articles de critique littéraire (Configurations. Canada

– Maghreb – Polynésie; Figurations. Canada – Europe – Afrique subsaharienne); trouvent ensuite leur place des entretiens, des inédits, des traductions inédites, des comptes rendus et des notices bio-bibliographiques. Je vais proposer ci-dessous le compte rendu des réflexions critiques concernant les francophonies de l'extrême Orient, en l'occurrence de la Polynésie, de la Nouvelle Calédonie et de l'Inde, et je renvoie aux différentes sections de *Ponti/Ponts* "Francophonie européenne", "Francophonie du Maghreb", "Francophonie de l'Afrique subsaharienne", "Francophonie du Québec et du Canada", pour la présentation des autres études.

Anne Sophie CLOSE dans son article "Entre mémoire et terroir: l'identité à l'œuvre dans la littérature polynésienne francophone" (pp. 51-63) souligne la nouveauté et le dynamisme de la littérature océanienne: "la littérature en français produite en Polynésie, profondément enracinée dans la terre qui l'a vue naître, offre à l'analyse une grande diversité de points de vue, de thématiques, de modalités d'expression et de parcours d'écrivains" (p. 52). L'auteure préfère toutefois se concentrer sur l'analyse d'un seul ouvrage, le recueil *Vai. La rivière au ciel sans nuage* de Michou CHAZE (sorti sur la scène éditoriale en 1990), puisqu'il témoigne de "l'identité morcelée, tiraillée de l'écrivain polynésien moderne, pris en étau entre différentes allégeances culturelles" (p. 55). Une lecture stylistique et thématique de l'œuvre met en lumière les traumatismes des habitants du pays suite à la colonisation, la difficulté et les efforts de CHAZE pour créer une nouvelle identité polynésienne fondée sur les contrastes mais qui refuse en même temps tout manichéisme, privilégiant un métissage culturel, ethnique et linguistique.

À signaler aussi trois entretiens, tous précédés d'une notice bio-bibliographique. Veronica NTOUMOS interviewe Déwé GORODÉ, la seule écrivaine kanak: "Déwé Gorodé: une esthétique militante ou l'art de cultiver des identités plurielles" (pp. 213-216); l'auteure explique le thème de la violence sur les femmes, si récurrent dans sa production littéraire, en évoquant le quotidien et les rapports homme-femme (même à l'intérieur de la famille) à la Nouvelle-Calédonie. Elle explique ensuite sa vision critique des sectes religieuses et de la sorcellerie traditionnelle, qui abusent souvent des gens les plus fragiles et les plus désemparés. Suit l'entretien de Vijaya RAO avec l'écrivain-metteur en scène indien Kichennasamy MADAVANE: "K. Madavane: 'Les mythes ont été mes compagnons de jeu et de rêves'" (pp. 217-222). L'auteur raconte le parcours qui l'a amené à l'écriture littéraire à partir de sa passion pour le théâtre; il explique ensuite comment dans une œuvre théâtrale l'esthétique doit primer sur l'engagement social et politique, et faire ainsi "rayonner [son] message [...] bien après le spectacle" (p. 219). Il est ensuite question de la pièce *Mahabharata des femmes* et du recueil de nouvelles *Mourir à Benarès*: MADAVANE souligne l'importance de son rapport aux mythes et à son héritage religieux, ce qui en effet l'entraîne "à réfléchir sur des questions qui dépassent les religions" (p. 221).

L'interview se termine par quelques indications concernant le roman que l'auteur était en train d'écrire.

Francesca PARABOSCHI

Francis GINGRAS (dir.), "Figures de l'héritier dans le roman contemporain", *Études françaises*, vol. 45, n. 3, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2009, 158 pp.

Ce numéro d'*Études françaises* est consacré aux thèmes de l'héritage dans le roman contemporain. Comme l'écrivent Martine-Emmanuelle LAPOINTE et Laurent DEMANZE dans leur "Présentation" (pp. 5-9), la littérature contemporaine "ne cesse d'être obsédée par [...] les problèmes de filiation" (p. 6). Il s'agit d'une filiation littéraire par laquelle l'écrivain d'aujourd'hui entre en dialogue avec les œuvres du passé, autant que de l'héritage comme thème majeur du roman. L'interrogation obsédante sur ce genre de questions témoigne d'une "nécessité de repenser les liens familiaux et les transmissions, depuis que la modernité les a ébranlés" (p. 6); il ne s'agit plus de grands romans ancrés au sein de la société comme au XIX^e siècle, mais plutôt de récits qui suivent un parcours individuel pour reconstruire un héritage fragilisé. Dans ce compte rendu je vais m'occuper exclusivement des articles qui concernent des auteurs francophones.

Michel BIRON se concentre sur les thèmes de l'héritage littéraire. Son article "VLB au pays des géants" (pp. 25-40) analyse en effet les essais de l'écrivain québécois Victor-Lévy BEAULIEU, qui concernent quelques grands écrivains du passé. Victor-Lévy BEAULIEU s'identifie totalement aux écrivains qui le fascinent: il ne s'agit pas seulement d'une filiation esthétique, puisqu'il "partage avec eux les zones obscures du psychique et du physique" (p. 27). Pour prouver la validité de ses propos, l'auteur analyse en particulier deux essais de l'écrivain québécois: *Monsieur Melville* et *James Joyce, l'Irlande, le Québec, les mots*. Victor-Lévy BEAULIEU s'identifie surtout à "la grandeur de l'échec" (p. 30) des grands écrivains, personnel autant que romanesque: ce qui le fascine c'est que MELVILLE renonce à écrire des romans, c'est "l'échec de l'écriture" (p. 34). Il s'intéresse en particulier à *Pierre ou les ambiguïtés* de MELVILLE et à *Finnegans Wake* de JOYCE à cause de la présence du thème de l'inceste, fondamental dans ses propres romans. Martine-Emmanuelle LAPOINTE, dans son article "Hériter du bordel dans toute sa splendeur. Économies de l'héritage dans *Va savoir* de Réjean Ducharme" (pp. 77-93), aborde l'ouvrage ducharmien dans une perspective plutôt thématique que stylistique. Sans nier l'importance de l'intertextualité dans le roman, qui témoigne de "l'attachement de Ducharme à un certain héritage littéraire" (p. 79), l'auteur de l'article s'occupe des "motifs qui accompagnent les héritages matériels et familiaux de *Va savoir*" (p. 79).

Le protagoniste du roman, Rémi Vavasseur, s'investit dans le projet de rénovation d'une maison dont il a hérité, ce qui est aussi un investissement émotif. Il s'agit d'une reconstruction matérielle, mais aussi d'une tentative de récupérer un passé familial "dont les souvenirs demeurent fugitifs et lacunaires" (p. 84). Cette reconstruction est souvent incertaine: par exemple, la création d'une nouvelle cellule familiale est vouée à l'échec. Mais l'"espoir d'une potentielle refondation" (p. 88) n'est pas totalement déçu: il y a toujours la possibilité de bâtir des liens communautaires. Cette première partie de la revue se clôt par un article de Dominique VIART, "Les silences des pères au principe du 'récit de filiation'" (pp. 95-112), qui s'occupe du "défaut de transmission dont les écrivains présents, ou leur narrateurs, s'éprouvent comme les victimes" (p. 97), avec une attention particulière à certains romans et auteurs: *L'orphelin* de Pierre BERGOUNIOUX, *La marque du père* de Michel SÉONNET, *Atelier 62* de Martine SONNET, *Le jour où mon père s'est tu* de Virginie LINHART et *Je ne parle pas la langue de mon père* de la franco-algérienne Leïla SEBBAR. Cette dernière raconte d'un père réduit au silence par la guerre d'Algérie. Le silence du père a une valeur emblématique, l'enfant étant privé de tous les liens avec les générations antérieures. Le récit est donc appelé à combler ce vide et l'écriture s'avère comme la recherche d'un passé perdu.

La section des "Exercices de lecture" s'ouvre par un article de Kamagaté BASSIDIKI, "De l'histoire au théâtre historique dans *Les Amazoulous* d'Abdou Anta Kâ" (pp. 115-127). L'histoire est considérée comme l'héritage dont chaque peuple ne peut être privé, il s'agit d'"un patrimoine auquel l'on recourt pour observer, décrire, interpréter le présent et envisager le futur" (p. 115). L'histoire est aussi une source inépuisable pour l'écriture littéraire, qui peut aborder les faits historiques à partir de points de vue toujours différents et originaux. La pièce *Les Amazoulous* met en scène l'histoire de Chaka, roi des Zoulous entre 1816 et 1828. Le dramaturge sénégalais plonge donc au fond de l'histoire de l'Afrique du Sud, dont il offre une lecture très équilibrée. L'auteur de l'article met en évidence la façon dont la structure même de la pièce se conforme à cet équilibre, en se divisant exactement en deux parties: les cinq scènes de l'acte I, et les cinq scènes des actes II et III (respectivement trois et deux scènes). L'acte I représente la grandeur de Chaka, dans son ascension au pouvoir, alors que les actes II et III témoignent de ses erreurs dans la gestion du pouvoir et de sa décadence. Abdou ANTA KÂ veut attirer l'attention des lecteurs sur les risques du culte de la personnalité et éviter ainsi "le piège de la louange aveugle" (p. 122). L'écrivain veut insister sur l'ambivalence de l'histoire: "l'histoire d'un peuple, c'est l'histoire des erreurs et des réussites des hommes qui l'ont bâtie" (p. 126). Il s'agirait donc, pour ce qui concerne *Les Amazoulous*, d'une tragédie humaine plutôt que historique.

Elena QUAGLIA

“Les Comores: une littérature en archipel”, *Interculturel Francophonies*, n. 19, juin-juillet 2011

Le numéro 19 de la revue *Interculturel Francophonies*, coordonné par Jean-Luc RAHARIMANANA et Magali NIRINA, présente un dossier thématique qui porte sur la culture littéraire de l'espace insulaire des Comores, de “*Komor*, ou les quatre lunes, archipel connu des navigateurs arabes et chinois, lieu de passage obligé des premiers migrants malgaches” (p. 9).

Dans l'introduction (“Les Comores: une littérature en archipel”, pp. 9-12), Jean-Luc RAHARIMANANA rappelle le “bouillonnement littéraire” (p. 9) de cette région (qui inclut, dans cette livraison, également Mayotte, une île qui a toutefois connu un destin historique différent, ayant été cédée à la France). Il s'agit d'un patrimoine beaucoup moins étudié par rapport au reste de la “littérature india-océane” (p. 9) – c'est-à-dire mauricienne, réunionnaise et malgache –, et qui mérite d'être connu davantage. Fragilisés d'abord par “les razzias de l'esclavage” (p. 9) non seulement des Occidentaux, par la colonisation et, depuis 1975 (date de son indépendance), par des coups d'état successifs toujours “fomentés par l'ancien colonisateur” (p. 9), ces îles “confiné[s] dans le lointain et le silence” (p. 9) offrent pourtant une production narrative riche et variée, sur laquelle se penche ce numéro monographique d'*Interculturel Francophonies*, indispensable pour tous ceux qui désirent avoir une initiation à la littérature de ces contrées.

Dans la première partie de la livraison, articulée en cinq sections, on offre un “Aperçu sur une littérature écrite et orale” (pp. 13-85) qui souligne la place centrale de la parole proférée et de l'Islam dans la production de l'archipel. Au palimpseste coranique et à la tradition du *tafsiri*, c'est-à-dire à la traduction en langue comorienne du sens et des paroles d'un texte écrit dans un idiome autre, Saïd Assoumani MOHAMED consacre l'article “Le *tafsiri*. La place de la traduction du Coran dans la vie des Comoriens” (pp. 33-39). Les trois derniers articles de cette section s'arrêtent tous sur le genre du conte. On souligne sa modernité (Abdérémane Saïd Mohamed WADJIH, “La barbe ne fait pas l'imam ou l'actualité du conte”, pp. 53-59), on illustre sa morphologie (Andrea CALI, “Furukombe: morphologie d'un conte comorien”, pp. 61-85), finalement on présente la traduction d'un conte en dialecte (Noël-Jacques GUEUNIER, “*Le roi fou et l'oiseau captif*. Un conte en dialecte malgache de Mayotte”, pp. 41-52). On constate également une richesse documentaire insoupçonnée. Dispersés dans le monde, les données bibliographiques et les documents concernant l'espace comorien méritent d'être organisés ainsi que numérisés afin d'être mis à la disposition des chercheurs sur place (Alain CLOCKERS, “L'évolution des sources documentaires écrites des Comores et de Mayotte”, pp. 15-31).

La deuxième partie, “Les Com’or, une littérature en partition” (pp. 87-231), s’interroge sur les effets des événements de 1975 sur les trois îles indépendantes ainsi que sur Mayotte, entrée à cette époque dans l’espace hexagonal. Ce qui permet de souligner, au-delà des différences thématiques, le voisinage de la production comorienne et mahorienne en ce qui concerne l’engagement politique et le recours au rire comme “antidote récurrent” (p. 11) – voir à ce propos les articles de Magali Nirina MARSON, “Introduction à une littérature en archipels. Les ‘COM’OR!’, un champ littéraire spécifique: ‘natif natal’ ” (pp. 89-119), de Nassuf DJAILANI, “La République des imberbes: une satire politique d’une férocité hilarante” (pp. 121-141), d’Isabelle MOHAMED, “Écrire à Mayotte: entre excès et asphyxie” (pp. 143-171). La présentation du cadre général dans lequel se situe cette littérature ‘en partition’ est complétée par deux études monographiques autour de quelques figures célèbres (Nassuf DJAILANI, “Abdou Salam Baco, romancier de la protestation, ou la conscience d’un lectorat à venir”, pp. 189-201; Jean-Luc RAHARIMANANA, “Testaments de transhumance: les rêves d’archipel, du poétique au politique”, pp. 225-231), ainsi que par des entretiens avec autant d’écrivains engagés (Nassur ATTOUMANI, Magali Nirina MARSON, “Le rire dans tous ses états et sans état d’âme!”. Entretien avec Nassur Attoumani”, pp. 173-188; Nassuf DJAILANI, “Entretien avec Abdou Salam Baco”, pp. 203-223).

Dans la troisième partie, consacrée à “L’espace d’une écriture” (pp. 233-304), on prolonge l’exploration du corpus archipelagique tout en se penchant cette fois sur le versant de la réception, du lectorat et de l’édition, bref sur l’invention d’une écriture qui dépasse “l’excès et l’asphyxie” (p. 11) de cet espace insulaire. Le premier article pose la question importante du rapport lecture / écriture là où le Coran joue un rôle primordial (Mlaïli CONDRO, “Écrire aux Comores: des lettres ‘destinerrantes’ ”, pp. 235-244). On présente ensuite un des écrivains du terroir parmi les plus représentatifs: Aboubacar Saïd SALIM (Magali Nirina MARSON, “Rencontre avec Aboubacar Saïd Salim: l’écrivain *moinantsi*, ‘enfant de [sa] terre’ et révolté”, pp. 245-254), avant d’enquêter la production théâtrale (Fathate Karine HASSAN, “Alain Kamal Martial, du théâtre à l’invention de l’espace”, pp. 255-267). Au conteur Salim HATUBOU est consacrée la contribution d’Isabelle MOHAMED (“Salim Hatubou, écrire pour vivre et faire vivre un espace”, pp. 269-284), tandis que Magali Nirina MARSON invite à réunir dans un seul champ toutes les productions des îles ‘india-océanes’ et leurs figures représentatives par le biais de la métaphore du ‘ressassement’ (“Les littératures comorienne, malgache, mauricienne et réunionnaise: dire la terre natale par le ressassement”, pp. 285-304).

La quatrième partie présente des extraits d’“Inédits” et une nouvelle – Soeuf ELBADAWUI, *La fanfare des fous* (théâtre, extrait), pp. 307-314; Mohamed ANSSOUFOUDDINE, “L’écrevisse vengeresse” (nouvelle), pp. 315-321; Adjmaël HALIDI, *Entre rêve et rivaige* (roman, extrait), pp. 323-329; Nassuf DJAILANI, “Bourgeois d’ombre” (poème, extrait), pp. 331-341.

Une “Bibliographie sommaire” articulée par genres (par les soins d’Hayatte ABDOU, pp. 361-372) est introduite par une étude approfondie de Christophe CASSIAU-HAURIE sur les conditions de l’édition dans ces îles india-océanes (“L’édition dans l’archipel des Comores”, pp. 345-360).

Silvia RIVA

Heidi BOJSEN, *Géographies esthétiques de l’imaginaire postcolonial. Écriture romanesque et production de sens chez Patrick Chamoiseau et Ahmadou Kourouma*, Paris, L’Harmattan, 2011, 278 pp.

Dans ce volume, Heidi BOJSEN se propose de mettre en parallèle la production romanesque de deux écrivains francophones contemporains parmi les plus emblématiques: Patrick CHAMOISEAU, martiniquais, et Ahmadou KOUROUMA, ivoirien. La comparaison s’articule autour de la représentation esthétique de l’imaginaire postcolonial, par le biais de plusieurs références critiques à des théoriciens tels que Michel FOUCAULT, Édouard GLISSANT et Édward SAÏD, pour n’en citer que quelques-uns.

L’introduction, “Esthétique et résistance” (pp. 9-20), est consacrée à la présentation du travail de Heidi BOJSEN et à la démarche qu’elle suivra tout au long de son ouvrage, dans une étude qui n’est pas uniquement une lecture comparative des œuvres des deux auteurs, mais aussi “une interrogation du fonctionnement de l’énonciation littéraire dans la construction esthétique du sens” (p. 12). Afin d’atteindre ce but, elle adopte un concept inspiré des recherches cognitives et de la neuropsychologie, celui d’“agentivité” (p. 13), là où “l’agentivité énonciative” fait référence non seulement à la position ou au positionnement énonciatifs mais également à l’ensemble des faits qui engendrent une signification d’une *façon particulière en marginalisant d’autres façons possibles*” (p. 14)². Heidi BOJSEN explique en outre les raisons du choix de travailler sur des textes concernant des régions postcoloniales, dans la conviction que “les littératures postcoloniales peuvent offrir des connaissances précieuses et novatrices sur la question de la représentation culturelle, justement à cause de l’histoire spécifique à chacune des régions qui ont connu l’expérience complexe de la colonisation” (p. 15). Elle ne manque pas, enfin, d’illustrer l’intérêt de la comparaison entre CHAMOISEAU et KOUROUMA et de présenter le corpus qui sera analysé.

Les deux premiers chapitres présentent le cadre théorique à l’intérieur duquel se développe le discours de l’auteur. Le chapitre I, “La littérature – un moyen de résistance” (pp. 21-53), offre un aperçu “des positions historiographiques et de la critique littéraire qui servent à mieux préciser le terrain commun des récits des deux auteurs” (p. 21): on y évoque en particulier la notion de

² Les italiques sont dans le texte.

‘résistance’ qu’Heidi BOJSEN développe sous l’angle de la philosophie d’Édouard GLISSANT. À cela vient s’ajouter la description des contextes historiques et littéraires africain et antillais, ce qui permet au lecteur d’en connaître tous les enjeux fondamentaux. C’est dans une situation de résistance que l’auteur inscrit les romans de CHAMOISEAU et de KOUROUMA, en soulignant leurs différentes “démarches résistantes” (p. 51), qu’elle conceptualise “sous les noms de deux géographies esthétiques: une ‘géographie de l’errance’ en ce qui concerne Kourouma et une ‘géographie de l’osmose’ en ce qui concerne l’œuvre de Chamoiseau” (*Ibid.*), toutes les deux se rapportant surtout à la question de la représentation et à celle de l’énonciation.

Dans le chapitre II, “L’agentivité’ comme matrice créatrice” (pp. 55-73), Heidi BOJSEN se sert des apports conceptuels d’Émile BENVENISTE, de Michel FOUCAULT, de Mikhaïl BAKHTINE et d’Homi BHABHA, afin d’explorer la notion d’énonciation qui “ne se réfère pas simplement à la façon de narrer un récit” (p. 55) mais décrit aussi “le rapport entre le ‘langage commun’ représenté dans le texte, le ‘consensus pragmatique’ auquel le récit se réfère et, enfin, ce qu’on nomme habituellement ‘le contexte’” (*Ibid.*). L’analyse de l’agentivité énonciative, “ce qui fait signifier l’énoncé et ce qui dote la représentation d’un ou de plusieurs sens” (p. 72), amène l’auteur à en cerner plusieurs types: agentivité énonciative contrapuntique ou non contrapuntique et agentivité énonciative monophonique ou polyphonique, en relation avec les deux géographies esthétiques proposées au premier chapitre. Ainsi, “géographie de l’osmose’ et ‘géographie de l’errance’ sont des notions qui décrivent deux démarches esthétiques énonciatives” (p. 73).

Le chapitre III, “Discours nationalistes – mobilités résistantes” (pp. 75-122), entre dans le vif de la production littéraire des deux auteurs protagonistes. Dans cette partie, Heidi BOJSEN se propose en effet de juxtaposer “le discours de l’ethnonationalisme ivoirien et la représentation de l’État-dictature chez Kourouma et le romantisme français du XIX^e siècle et la recherche de ‘l’authentique’ de la Créolité, afin de préciser les différences dans leurs démarches esthétiques et d’identifier les terrains communs éventuels de leurs préoccupations et de leurs choix thématiques” (p. 75). Rapprochés par le “combat contre des formations discursives qui sont perçues comme dominantes et oppressives” (*Ibid.*), KOUROUMA, CHAMOISEAU et les romantiques sont donc mis en comparaison. En ce qui concerne le premier, Heidi BOJSEN se focalise notamment sur le roman *En attendant le vote des bêtes sauvages* (1998), sans oublier d’autres récits tels que *Allah n’est pas obligé* (2000) et *Quand on refuse on dit non* (2004). À propos de CHAMOISEAU, elle se penche notamment sur l’analyse d’ouvrages théoriques de l’auteur, comme *Éloge de la créolité* (1989) – rédigé avec CONFIAnt et BERNABÉ – et *Lettres créoles. Tracées antillaises et continentales de la littérature 1635-1975* (1991) – écrit en collaboration avec CONFIAnt –, en se référant également à l’essai *Écrire en pays dominé* (1997). CHAMOISEAU est par ailleurs mis en parallèle avec les romantiques français “en ce qui concerne la conception

du 'peuple' et du 'pays' dans ou au-delà d'un encadrement national" (p. 110). Dans la dernière partie du chapitre, Heidi BOJSEN aborde, enfin, le thème de la représentation du corps chez les deux écrivains, en soulignant les différentes nuances caractérisant leurs œuvres romanesques.

Dans le chapitre IV, "La tentation romantique comme stratégie de résistance" (pp. 123-165), Heidi BOJSEN poursuit le travail de comparaison commencé dans la troisième partie, "car si la représentation du peuple s'est avérée plus dynamique et moins totalisante que chez un Herder, un Goethe ou un Michelet, nous retrouvons dans les récits de Chamoiseau, et à un moindre degré chez Kourouma, d'autres *topoi* qui ont joué des rôles indirects mais importants dans la métaphorique du romantisme et dans les formations discursives nationalistes depuis le XIX^e siècle" (p. 123). L'auteur identifie ces trois thèmes dans la description de la nature, dans la représentation du désir d'un sens transcendant et dans l'image de la femme "considérée comme un espace symbolique plutôt que comme un sujet social actif" (*Ibid.*). Le chapitre est consacré principalement aux récits de CHAMOISEAU, dont Heidi BOJSEN montre les analogies et les déconstructions par rapport aux *topoi* romantiques. Elle analyse en particulier *Biblique des derniers gestes* (2002) sous plusieurs aspects: la présence de la foi chrétienne, la formulation d'une "position esthétique et sociale alternative afin de résister à des idées ressenties comme hégémoniques et oppressives" (p. 130) et la représentation de la femme ("la femme dans son corps sexué et politique, la femme comme créature gargantuesque et l'espace des femmes dans un sens plus général", p. 141). Dans l'étude de ces thématiques, elle ne manque pas de se référer également à d'autres récits de l'écrivain martiniquais, comme *Écrire en pays dominé* et *Texaco* (1992), et à la production de KOUROUMA, *En attendant le vote des bêtes sauvages*.

Si le chapitre IV est centré sur l'œuvre de CHAMOISEAU, le chapitre V, "Dire 'Je' ou les défis de la traduction des langages" (pp. 167-210), concerne plus spécifiquement Ahmadou KOUROUMA. Heidi BOJSEN se penche "sur le sujet de la polyphonie mise en œuvre dans les textes d'une part et, d'autre part, sur l'importance du narrateur qui change d'identité au cours du récit dans les romans" (p. 167). Le texte de KOUROUMA autour duquel se développe la réflexion de l'auteur est en particulier *Monnè, outrages et défis* (1990). Même dans ce cas, elle n'oublie pas cependant d'enquêter sur les différences entre un écrivain et l'autre, ce qui l'amène à affirmer que "si la préoccupation principale des récits de Chamoiseau semble de plus en plus se centrer sur l'écriture et l'imaginaire comme éléments fondateurs d'une expression identitaire et esthétique, nous retrouvons chez Kourouma une préoccupation centrale avec la négociation de l'individu entre les différents langages sociaux qui imposent leurs conditions d'existence" (p. 209).

Dans le chapitre VI, "La représentation de deux notions ambiguës: l'ethnicité et la race" (pp. 211-248), Heidi BOJSEN conclut son étude en abordant un dernier élément problématique: les

concepts d'ethnicité et de race chez KOUROUMA et CHAMOISEAU. Dans son analyse, elle se sert du néologisme "raciographie", par lequel elle entend "préciser ces aspects de la racialisation qui se rapportent à ces pratiques dénotées justement par ce suffixe, c'est-à-dire des pratiques qui dessinent et décrivent le corps humain selon des critères de race et qui participent ainsi à faire un système et une logique sociale racialisants" (p. 212). Elle se focalise donc sur l'utilisation de ces notions et sur la façon par laquelle les deux auteurs s'y rattachent. Malgré les différences dans les textes de l'un et de l'autre, Heidi BOJSEN parvient à constater que "les représentations des récits se rejoignent quand même dans une problématisation du topos de 'race et ethnicité' et ceci à deux niveaux spécifiques: la focalisation sur les rapports de domination qui sont reliés aux racionymes et aux ethnonymes d'une part et, d'autre part, l'effort de démontrer un espace créatif de résistance à travers le bouleversement conceptuel des catégories de 'vrai' et de 'faux'" (p. 247).

Dans la conclusion (pp. 249-258), l'auteure revient sur les aspects fondamentaux de son travail et sur les concepts-clé qu'elle a introduits, ce qui lui a permis d'inscrire la production littéraire de CHAMOISEAU et de KOUROUMA dans une "littérature de résistance" (p. 258) qui invite les lecteurs "à se relier à un imaginaire postcolonial et à explorer ses différentes géographies politiques, sociales et esthétiques" (*Ibid.*).

Elisabetta BEVILACQUA

Nasrin QADER, *Narratives of Catastrophe, Boris Diop, Ben Jelloun, Khatibi*, New York, Fordham University Press, 2009, 238 pp.

La conception du présent volume découle de l'insatisfaction de Nasrin QADER face au "field of African Literature and its relationship with certain theoretical directions in literary studies in general (and specifically Francophone African literature)" (p. 1), comme elle le remarque au tout début de son "Introduction" (pp. 1-15). Après avoir dénoncé les limites de l'orientation éminemment anthropologique et ethnologique des ouvrages critiques analysant la production littéraire africaine, QADER motive son choix d'étudier la figure du narrateur chez Boubacar Boris DIOP, Tahar BEN JELLOUN et Abdelkebir KHATIBI: "Orality versus literacy remains one of the central problematics in discussions in this field" (p. 2). Le critique s'arrête par la suite sur la définition de 'récit' et de 'catastrophe', les deux enjeux fondamentaux au cœur de son essai. QADER souligne enfin l'importance que le texte *Les mille et une nuits* a joué dans la rédaction de ce volume, en ce qui concerne spécialement "the self-reflexivity of the dynamic of storytelling"; "the metaphysically privileged notions of unity, origin,

genealogy, and dichotomous relationships of inside and outside”; “the triangular relationship that the frame story establishes between death, storytelling and law” (pp. 14-15).

Le premier chapitre “Becoming-Survivor” (pp. 16-50) est centré sur le roman que Boubacar Boris DIOP a écrit sur le génocide rwandais: *Murambi, le livre des ossements*. À travers une analyse de l’aventure individuelle du héros Cornélius, le critique “show[s] that survival is a singular experience of a turn within the subject’s time and speech” (p. 17). Le critique approfondit la relation que l’écrivain sénégalais entretient avec la langue française, devenue problématique pendant et après la rédaction de *Murambi*; QADER s’arrête en outre sur la question de la définition d’un style d’écriture et de l’élaboration d’un projet littéraire à même d’exprimer toute l’horreur des massacres. Le deuxième chapitre “Suffering Time” (pp. 51-85) présente un autre type de témoignage d’une catastrophe: il s’agit du conte fait par Salim, le héros du roman *Cette aveuglante absence de lumière* de Tahar BEN JELLOUN, un des survivants de la réclusion dans la prison secrète de Tazmamart. QADER remarque: “survival in this story is inscribed in the vicissitudes of the detenee’s relationship with time. [...] Instead, *Murambi* is turned toward experiences of instants that punctuate the narration in the aftermath of the catastrophe” (pp. 51, 52). Après avoir rappelé les données essentielles concernant la construction de la prison voulue par HASSAN II, le critique étudie le traitement, au niveau textuel, de la temporalité dans ses connexions avec les émotions et la corporalité de l’individu, l’élocution et l’écriture, la mémoire et l’expérience de la transcendance. Le troisième chapitre “Shadowing the Storyteller” (pp. 86-120) est centré sur le roman de Boubacar Boris DIOP *Le Cavalier et son ombre*; QUADER organise cette étude en deux moments principaux: un premier mouvement consiste dans l’approfondissement des thématiques spatiale et temporelle de l’œuvre (ce qui entraîne des considérations sur sa structure complexe et raffinée) et leur incidence sur la figure du narrateur; un second mouvement “relat[es] this scene to the political and ethical domains” (p. 87). Le quatrième et le cinquième chapitres “Un-limiting Thought” (pp. 121-152) et “Figuring the Wine-Bearer” (pp. 153-187) sont consacrés à l’œuvre d’Abdelkebir KHATIBI. Le critique commence sa réflexion par l’explication de la problématique de la pensée chez l’auteur marocain à travers l’illustration de “Pensée-autre”, l’essai que KHATIBI compose en 1981 (pp. 121-134). QADER passe ensuite à l’analyse du récit *Amour bilingue*: elle “show[s] how the vicissitudes of thought are marked by the relation between thought and catastrophe, that is, the irruption of an event, the disruption and intensity of which thought cannot register in the narration, except obliquely” (p. 121). Dans le chapitre suivant, le critique focalise son attention sur le roman *Le livre du sang* “in which catastrophe is inscribed as the impossible attainment of unity with the Divine” (p. 153). L’analyse thématique et structurale du roman met en lumière le traitement personnel de la part de KHATIBI du mysticisme, l’un des traits les plus saisissants de la culture islamique, que l’auteur s’approprie; il

le combine avec la pensée platonique, mais arrive tout de même à provoquer une rupture avec la dimension du transcendant.

QADER remarque, au tout début de la partie finale du volume “Conclusion – Engendering Catastrophe” (pp. 188-192), qu’une dynamique hante son texte: “this dynamic is the question of the feminine: as excess. As madness, as satanic, in short, the feminine as catastrophe” (p. 187). Le critique montre la récurrence et l’importance des personnages féminins dans les cinq ouvrages abordés, s’arrête sur leur valeur symbolique et politique, propose une lecture de leurs connexions avec l’histoire racontée et le rôle du narrateur.

La bibliographie des ouvrages cités (pp. 223-230) et l’Index (pp. 231-238) ferment le volume.

Francesca PARABOSCHI

Florence PARAVY (dir.), *Littératures africaines et comparatisme*, Préface de Jean-Marc MOURA, Metz, Université Paul Verlaine-Metz, Centre de recherches “Écritures” (“Littératures des mondes contemporains”, série “Afriques”, n. 6), 2011, 214 pp.

Ce volume recueille les actes du colloque “Littératures africaines et comparatisme” de l’APELA (Association pour l’Étude des Littératures Africaines), qui a eu lieu les 26 et 27 septembre 2008 à l’Université de Paris X-Nanterre. Puisque la troisième partie de cet ouvrage est consacrée à des considérations touchant à l’écriture de la diaspora qui dépassent les horizons strictement africains, nous rendons compte de ce volume dans cette rubrique.

La préface de Jean-Marc MOURA (pp. 5-9) ouvre la publication par la présentation des apports qui la composent et qui s’articulent autour de “trois grandes voies comparatistes: 1) les approches (inter)culturelles de la littérature en Afrique; 2) les lectures sociopolitiques et les approches “géocritiques”; 3) les interprétations philologiques abordant notamment la question du plurilinguisme” (p. 6).

La première partie de l’ouvrage, “Quelles frontières pour les études littéraires?” (pp. 11-62), rassemble trois articles dont le propos est de poser les jalons définitionnels du champ de réflexion. Le premier palier, “Comparatisme français et littératures francophones de pays anciennement colonisés: quelle ouverture?” (pp. 13-21) de Charles BONN, est consacré au préalable aux caractéristiques du comparatisme français, où les littératures francophones tiennent encore peu de place, se limitant souvent “à l’étude, comparative ou non, d’aires linguistiques’ qui sont de plus majoritairement européennes” (p. 14). L’auteur s’interroge ensuite sur les problématiques du comparatisme et de la francophonie, qui souffrent “de la même ambiguïté définitionnelle et de

la même position ‘mineure’ ou dévalorisée” (p. 15), pour suggérer enfin quelques démarches théoriques et concrètes à même de réaliser un véritable “mariage du comparatisme et de la francophonie” (p. 18). Molly GROGAN LYNCH analyse ensuite, dans un essai intitulé “Quelle place pour l’Afrique dans la *World Literature*?” (pp. 23-48), la position que le continent africain occupe au sein de cette notion. Elle nous rappelle avant tout que la *World Literature*, née en Amérique du Nord et en Grande-Bretagne pendant le siècle dernier, se différencie de l’idée de “littérature-monde” lancée en France en 2007. Après avoir retracé l’assise de la réflexion qui sous-tend la *World Literature*, l’auteur met en parallèle la place accordée aux écrivains africains au sein de différentes anthologies (notamment Harper Collins, Norton, Longman et Bedford), dont elle nous rend compte par une série de tableaux récapitulatifs en annexe de l’article. Elle souligne par ailleurs que ces anthologies sont “riches en pistes à ouvrir et en réflexions à méditer, grâce aux juxtapositions insolites auxquelles l’organisation chronologique donne lieu” (p. 40). L’Afrique ne manque pas de tenir sa place au sein du projet de la *World Literature* – conclut l’auteur –, dont le dessein est de “savoir ce qu’une œuvre apporte à la construction d’une vision multiple de l’homme dans un monde de la diversité” (p. 41). Pour terminer, Dominique RANAIVOSON, “Quelles couleurs pour l’Afrique littéraire?” (pp. 49-62), se propose de “reprendre, à partir des espaces géographiques d’une Afrique continentale vaste et diverse mais facile à localiser, le questionnement concernant les mouvements internes qui la fragmentent, et ce, afin d’ouvrir quelques pistes vers une perspective comparatiste propre à l’Afrique tout entière” (p. 49). Au cours de son étude l’auteur fait appel aux intellectuels européens qui ont abordé la problématique du comparatisme au regard des littératures africaines, notamment lors du “Colloque sur l’enseignement des littératures européennes” qui s’est déroulé au Sénat en décembre 2007. Après avoir tracé l’état actuel des perspectives comparatistes dans le domaine africain, trop souvent “fondées sur des soubassements ethnocentristes ou linguistiques” (p. 52), Dominique RANAIVOSON envisage d’autres manières de “cartographier la production littéraire africaine” (p. 52) par le témoignage direct des textes issus de l’Afrique du Nord, des Antilles, des îles du Sud-Est de l’Afrique. Par ailleurs, elle se penche sur la présence des mouvements qui “ont déjà tenté d’offrir une vision unifiée du continent” (p. 57), tels que la Négritude et le panafricanisme, en approfondissant, en dernier lieu, les principes nécessaires au développement d’un nouveau comparatisme intra-africain s’étendant de Tanger à Fort-Dauphin.

La deuxième partie nous propose trois volets centrés sur la thématique des “Horizons continentaux” (pp. 63-108). Le premier, “Littératures africaines orales et écrites: quelle comparaison?” (pp. 65-81), signé Ursula BAUMGARDT, analyse les conditions de production et de consommation des littératures africaines, celles-ci se scindant en trois systèmes: “les littératures orales en langues africaines, les littératures écrites en langues africaines et

les littératures écrites en langues européennes” (p. 67). L’auteur met en parallèle notamment les littératures orales en langues africaines et les littératures écrites en langues européennes “dans la perspective de retrouver des traces de l’oralité dans la littérature africaine contemporaine” (p. 70) sans que la première devienne pour autant “l’auxiliaire” (p. 71) de la seconde: “chacune a un fonctionnement qui lui est propre” (p. 71) que l’auteur illustre au fil de son étude en se fondant sur plusieurs exemples ayant trait à la référentialisation et aux représentations des conditions d’énonciation. Elle établit en particulier une comparaison entre certains récits de chasseurs produits en contexte d’oralité et le roman *En attendant le vote des bêtes sauvages* (1998) d’Ahmadou KOUROUMA. Elena BERTONCINI, auteur de “Les trois littératures swahilies” (pp. 83-95), se consacre à l’exploration “des parallèles et des différences entre des écrivains swahilis provenant de régions ou de pays différents” (p. 83): Zanzibar, la Tanzanie continentale et le Kenya. Après avoir passé en revue la production littéraire de ces aires géographiques, elle s’attache à souligner la présence d’une part de thèmes propres à chaque littérature et d’autre part de traits qui les apparentent. L’emploi différent de la langue constitue un autre terme de comparaison, du fait que le swahili n’est la langue maternelle qu’à Zanzibar, favorisant en cela les écrivains zanzibarites dont la langue est beaucoup plus riche et élaborée. En conclusion de ce triptyque, Christine LE QUELLEC COTTIER se propose d’explorer, dans un article intitulé “Roman d’apprentissage et liberté romanesque” (pp. 97-108), le prototype du roman d’apprentissage à l’aune de plusieurs romans d’Afrique subsaharienne, où cette structure romanesque se mêle aux formes orales traditionnelles, telles que le conte et l’épopée. La démarche critique de l’auteur vise donc à présenter “la perception et l’analyse de l’histoire du romanesque à un niveau extra-européen” (p. 98) par le biais de comparaisons et de considérations concernant notamment les romans *Karim, roman sénégalais* (1935) d’Ousmane SOCÉ et *Une vie de boy* (1956) de Ferdinand OYONO. Cette étude lui permet enfin de montrer “à quel point la naissance du romanesque africain entre en dialogue avec celle du romanesque européen, en réexaminant les relations entre littératures et histoires, littérature et tradition” (p. 108). Les contributions de la troisième section, “Littératures africaines et héritage européen” (pp. 109-151), entendent approfondir le rapport entre les productions littéraires africaines et les liens qui les rattachent au patrimoine européen. Dans “Littératures africaines et Antiquité gréco-romaine” (pp. 111-125), Bernard MOURALIS aborde l’univers africain à la lumière du monde antique. Il en relève l’empreinte en mettant tout d’abord en relief la présence, chez les auteurs africains, d’une “bibliothèque’ antique” (p. 111) riche en références à l’Antiquité gréco-romaine, en approfondissant, ensuite, les usages spécifiques (rhétorique, esthétique, historique et philosophique) issus de ce patrimoine et en établissant également d’autres points d’intersection entre ces deux domaines littéraires. C’est dans un dessein analogue que Benoît CONORT aborde sous le signe de

l'élégie gréco-romaine l'œuvre de Léopold Sédar SENGHOR. En effet, dans "Le lamantin, de quelle rive crie-t-il? Léopold Sédar Senghor et l'élégie gréco-romaine" (pp. 127-135), l'auteur sonde au cours d'une analyse détaillée l'étendue étymologique, thématique et formelle qui rapproche l'élégie senghorienne des vers antiques, pour se consacrer ensuite à l'étude des sources mythiques dont relève le lamantin qui traverse les écrits du poète sénégalais. Le dernier apport de cette partie, "Le 'fusil à deux coups' d'Ahmadou Kourouma. Lecture comparée de *Allah n'est pas obligé* et *Quand on refuse, on dit non*, à la lumière de *Candide* de Voltaire et *Jacques le Fataliste* de Diderot" (pp. 137-151) de Marie LEFÈVRE, relève également d'une approche comparatiste dont le pivot est cette fois-ci l'héritage des Lumières. L'auteur déchiffre les contiguïtés qui rattachent Ahmadou KOUROUMA aux Lumières par une analyse des points de contact qui se dégagent des œuvres de l'écrivain ivoirien citées dans le titre de sa contribution. Les échos dont elle nous rend compte embrassent de multiples aspects le long d'un parcours à la fois stylistique, thématique et philosophique.

La dernière section du volume consacrée aux "Migrations et diasporas" (pp. 153-194) dépasse les horizons africains et présente un parcours en trois étapes. Dans le premier article de ce périple, "Le drame des *harragas* vu de près et de loin: Youssef Amine Elalamy rencontre Hafid Bouazza" (pp. 155-169), Ieme VAN DER POEL place au cœur de sa réflexion deux expressions de la littérature marocaine contemporaine "qui évoquent le drame de l'immigration clandestine vers les pays du Nord, mais qui appartiennent à deux aires linguistiques différentes: la littérature marocaine d'expression néerlandaise et la littérature marocaine d'expression française" (p. 156). Après avoir dressé un état de la littérature marocaine néerlandophone qui voit s'affirmer un nouveau genre romanesque centré sur le vécu des *harragas*, l'auteur focalise son attention sur la nouvelle *De Oversteek (La Traversée, 2005)* d'Hafid BOUAZZA qu'elle rapproche du roman *Les Clandestins* (2000) de Youssef Amine ELALAMY. La comparaison s'articule notamment autour de la représentation du Maroc, car "tandis qu'Y. A. Elalamy, en insistant sur ce qui décide ses personnages à partir, brosse un tableau assez critique du Maroc à l'heure actuelle, H. Bouzza évoque un Maroc aussi mythique que multiforme" (p. 169). Au creuset maroco-néerlandais succède "Enfance et poétique interculturelle: un récit kurde germanophone et un récit camerounais francophone" (pp. 171-183) de Germain NYADA qui structure son texte à partir de deux récits d'enfance contemporains: *Steppenrutenpflanze. Eine kurdische Kindheit* (titre dont NYADA propose la traduction suivante: *Brins de paille de la steppe. Une enfance kurde, 2000*) de Yusuf YESİLÖZ et *La Marseillaise de mon enfance* (2004) du camerounais Jean-Martin TCHAPTCHET. En avant-propos, l'auteur souligne que son analyse "n'a rien d'une comparaison génétique visant à élucider les contacts et les influences directs ou indirectes entre les deux auteurs. Il s'agit plutôt d'une comparaison typologique et générique fondée sur des analogies entre leurs œuvres" (pp. 171-172). Eu égard à cet exorde il met donc en parallèle les

textes du corpus à la lumière des techniques narratives, du rôle accordé aux rencontres culturelles et aux identités plurielles, de la transmission d'une mémoire interculturelle. Au terme de cette démarche multidimensionnelle, Germain NYADA en conclut que "malgré leur différence linguistique et les backgrounds culturels de leurs auteurs, les œuvres analysées présentent beaucoup de points de convergence" (p. 182). Le volume se termine par une étude de Manfred LOIMEIER, "L'équateur littéraire. Les relations tri-continentales dans les œuvres de Tierno Monémbo (Guinée), Abdulrazak Gurnah (Tanzanie) et José Eduardo Agualusa (Angola)" (pp. 185-194), qui explore les convergences des cultures de l'hémisphère sud affleurant dans les œuvres d'écrivains francophones, anglophones et lusophones. À cet effet l'auteur met au premier plan de son analyse trois récits – *By the Sea* (*Près de la mer*, 2001) de l'écrivain zanzibarite Abdulrazak GURNAH, *Pelourinho* (1995) du romancier guinéen MONÉNEMBO et *O Ano em que Zumbi Tomou o Rio* (traduit en français par *La Guerre des anges*, 2002) de l'angolais José Eduardo AGUALUSA – qui, en dépit des distances qui les séparent, s'entrecroisent pourtant en une démarche similaire, car "du point de vue de ces auteurs, les pôles d'orientation du monde se déplacent vers de nouveaux espaces: les métropoles du Nord ne constituent plus les seuls points de repère, mais sont remplacées dans cette fonction d'orientation par des lieux de l'hémisphère sud" (p. 194).

Elisabetta BEVILACQUA

Martine MATHIEU-JOB (dir.), *L'intertexte à l'œuvre dans les littératures francophones*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2003, 222 pp.

Nous avons le plaisir de signaler la réédition de cet ouvrage initialement paru en 2003. Il regroupe une dizaine de contributions portant sur l'intertextualité, tant par rapport à la littérature européenne que par rapport aux autres littératures francophones, dans les textes d'auteurs tels que Sony LABOU TANSI, KEN BUGUL, Abdelkébir KHATIBI, Ahmadou KOUROUMA, Assia DJEBAR, Maryse CONDÉ, Driss CHRAÏBI ou Jean-Luc RAHARIMANANA.

Maria Benedetta COLLINI